

FEUX CROISES épisode n° 10

Certains jours, une Marcelline de miel pouvait caresser, lécher même la main tendue. D'autres, le regard d'encre noire, filtrant entre ses cheveux, forçait Line, observant un certain recul, à jouer l'indifférence. Les enfants du village s'en moquaient, les plus hardis lui jetaient des pierres, de loin, qui le plus souvent, ne l'atteignaient pas. Dans sa démence, Marcelline jouissait d'un respect que la peur inspirait.

-Un jour, elle la tuera, disait souvent Aurélie.

-Laquelle tuera l'autre ? s'étonnait Augustine

-Il n'est pas toujours besoin de geste pour tuer, soupirait l'aînée.

Comme un vent de folie, la nouvelle courut, tout d'abord chuchotée de bouche à oreille, de maison en maison pour aboutir chez eux dans un fracas d'obus. « Marseille était bombardée. Marseille était en ruines ! » Les hochements de tête accompagnant sa route laissèrent Line perplexe.

-La voilà orpheline, entendait-on.

Tout à son inquiétude, Anna fit appel à Max. -Comment l'expliquer à Line sans l'alarmer ?

Et Max, selon son habitude, prenant la fillette sur ses genoux, essaya de décrire la situation. - Tu sais que les Allemands sont à Marseille, avança-t-il. L'enfant approuva d'un lent hochement de tête. - En ce moment, ils démolissent de vieux immeubles, dans un quartier que tu dois peut-être connaître... Tout près du Vieux-Port, je crois qu'il s'agit du Panier...

Les yeux de Line eurent une lueur étrange, comme si elle s'interdisait de répondre, de penser à ces petits immeubles longeant les ruelles étroites qu'elle connaissait bien. Elle sauta vivement des genoux de Max pour se réfugier sur ceux d'Anna, entourant le cou de la jeune femme de ses bras serrés. Le passé la fuyait, il se dépouillait chaque jour davantage, délayant ses couleurs, perdant ses odeurs, et elle se sentait incapable de le retenir. Il fallait laisser faire. A l'inverse, chaque jour, le présent s'étoffait de nouvelles habitudes dans

lesquelles elle se sentait bien, protégée entre les bras d'Anna et les conseils d'Emile.

C'est tout ce que j'avais à te dire, dit Max, tapotant affectueusement la petite tête blonde.

-

Le soir, chez Nathalie, dans la vaste salle d'auberge, groupés dans un silence recueilli autour du gros poste de T.S.F., les hommes écoutaient une voix lointaine métallique, presque inhumaine, leur annoncer : « Les Français parlent aux Français. » Il s'ensuivait des phrases de toutes sortes, apparemment dépourvues de sens, qui éclairaient les visages ou les assombrissaient. Max tournait le bouton et, dans le silence revenu, « l'Angleterre n'est pas vaincue », disait-il, « ce qu'il faut, c'est l'aider à passer l'hiver. Ce à quoi Louis répondait : - Le débarquement des alliés approche.

Max donnait alors des ordres brefs, sans réplique. Il connaissait ses hommes depuis toujours, ayant grandi avec eux, les avait choisis pour leur sang-froid, leur dévouement, leur amitié. Cependant il craignait l'imprévu, cet espace-temps qui pouvait faire basculer l'opération la mieux montée. Le tir inutile, la grenade de trop. Non, il n'en voulait pas. Pour être efficace, il fallait s'en tenir aux ordres comme il le faisait lui-même. Uniquement aux ordres. Agir et se retirer dans l'ombre, la tâche accomplie. Il n'ignorait pas que, secrètement, quelque chose se préparait outre-Manche. Mais il était trop tôt pour en parler.

Main dans la main, ils allaient sur la route bordée de peupliers. Une brise légère caressait leur visage, avant de grimper plus haut se jouer de ces milliers de feuilles qui, ivres d'être oiseaux, battaient de l'aile un temps et se résignaient à n'être que feuillage quand le souffle farceur s'éloignait.

Max avait taillé ses cheveux, ses joues étaient encore rose du feu du rasoir. Ils quittèrent la route pour grimper le raidillon conduisant au hameau.

Line trotta dans ses chaussures neuves, en toile blanche à semelles en pneu de vélo, confectionnées par Louis. Dans sa main libre, un petit cahier bleu et quelques fleurs des champs cueillies pour Eva.

-Tu crois qu'elle aimera mes fleurs ?

Le printemps tout d'abord tardif, avait submergé la nature de ses bienfaits. Pas un talus qui ne soit herbu ou fleuri. Les oiseaux revenus l'annonçaient de piaillements aigus, s'affairant à leur nid endommagé par l'hiver.

Selon son habitude le docteur Eva Urman les accueillait sur le pas de la porte, en robe légère, près du corps, soulignant ses formes d'adolescente. Pleines de lumière, ses boucles accrochaient le soleil. Elle aimait recevoir ces inséparables, sans vraiment savoir si l'un sans l'autre l'aurait intéressée. Il y avait toujours une raison à leurs visites.

L'impatience de l'enfant pour Max : « Elle voulait vous faire lire ce qu'elle a écrit. »

Pour Line : -« Les œufs frais de Max qui ne pouvaient attendre. »

A l'ombre tendre du gros tilleul, la jeune femme sortait trois chaises de bois en ronde sage autour d'une petite table vite couverte d'une serviette à carreaux. Elle proposait un sirop de sa composition à Line, une infusion à Max, qui, bien que ne l'aimant pas, pour rien au monde l'aurait refusée.

L'herbe poussait en liberté autour de la maison qu'elle occupait. Max se promettait de la couper. Longeant les murets, la joyeuse exubérance d'un rosier au feuillage sombre installait, par habitude, des grappes de minuscules bourgeons qui, durant la belle saison, couvriraient de blanc la clôture. Une vigne vierge grimpant de ses petits doigts crochus, à l'assaut de la façade l'escamoterait bientôt sous un manteau de feuilles vert tendre.

-Il faudrait que je la taille, proposait-il. Bientôt vous ne pourrez plus ouvrir les volets.

-Voyons ce que tu as écrit, demandait Eva.

Et Line silencieuse, le cahier tendu comme une offrande, attendait le verdict, le souffle court, les tempes bourdonnantes, en se tordant les doigts. Seul

l'écoulement de l'eau de la fontaine proche faisait entendre un murmure qui ne cessait ni jour, ni nuit.

- Bien ! C'est très bien ! disait Eva. Il faut continuer ! Se tournant vers Max : - Quels progrès !

- Jacques la fait travailler.

- Ne va-t-elle pas à l'école ?

- Elle préfère garder les chèvres, répondait-il en souriant.

- Emile et Anna laissent faire ? Max, avec un léger haussement d'épaules en signe d'excuse, s'était expliqué : Line n'est pas leur fille.

- Orpheline ? - La mère n'a plus donné de nouvelles...

Le temps passait trop vite. Pendant que Line et Pauline jouaient près du saule aux feuilles couleur de lune, encouragé par le silence de la jeune femme, Max parlait comme il ne l'avait jamais fait.

- Ne vous y trompez pas, précisait-il, je suis un homme de paix souffrant de l'injustice de son époque. Un homme qui rêve... Pour l'instant, mon imagination ne m'aide pas, regrettait-il. Les nouvelles que j'entends sont désolantes, il n'est question que de ruines, de bombardements, de gens affamés. En fait, je suis un homme en désordre, s'excusa-t-il, toujours partagé entre des idées nouvelles qui me semblent bonnes, et mes habitudes dont je ne sais pas me défaire.

- Pas de femme ?

La question directe le prit de court, il ne sut que répondre : - Pas vraiment. Pas d'enfant non plus !

Il avait craint son notaire de père et adorait sa mère. - Une femme admirable mais qui n'aurait pas laissé de place à une bru...

- Pas d'études ?

-Si... L'internat à Gap et des années de droit à la Faculté d'Aix-en-Provence. Il évoqua son désir de vivre à Paris, annonce mal reçue par son père, avança une excuse. - Ma sœur s'était mariée l'année précédente... à suivre.

